

XYZ. La revue de la nouvelle



La gomme

Béatrice Libert

Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Libert, B. (1993). La gomme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 35–36.

LA GOMME

BÉATRICE LIBERT

Charles se passa la main sur les joues, auscultant sa barbe qu'il allait tenter de raser de près. Il se trouva l'air gris. L'air gonflé. L'air bizarre. Le moteur de son rasoir l'agaça comme chaque matin où il se sentait moche, mais il n'y pensa pas trop, absorbé par les mouvements arrondis de sa main droite. La radio dégoisait dans un demi-chahut. (Il faut bien que tout le monde vive) Et l'ampoule morte avouait toujours, d'un même œil au beurre noir, l'inattentive charité de son propriétaire.

« Un matin d'automne rance n'a rien de réjouissant, se lamenta Charles, sauf peut-être pour les peintres... »

Il se tamponna quelques gouttes d'après-rasage, glissa nerveusement sa cravate sous le col, anciennement bleu aviateur, attrapa son veston dont il ne secoua même pas les quelques pellicules grasses et jeta, de biais, un dernier vague coup d'œil, en passant, à son seul miroir de plain-pied.

L'air était tendu de soupirs matinaux que Charles percevait, la radio éteinte, mais dont il n'arrivait jamais à identifier la provenance. On eût dit que les meubles, les objets, suaient ces plaintes, ces gémissements dès son réveil. Était-ce par manque d'affinités ou, simplement, par mélancolie naturelle, celle de Charles dans ce cas, qui, à la manière d'un phénomène chlorophyllien, sourdait de l'environnement apparemment calme et détendu ?

La lumière encore bleue s'ocrerait sûrement, de quoi rappeler Van Gogh. Une odeur de café rôda le long des murs. Le chat miaula dans l'embrasure mauve de la loggia. Charles se rappela sa solitude. (Combien de fois n'avait-il pas ressenti ce miaulement comme un reproche ?) Il eût préféré l'oublier, mais va ! Les sentiments, ça vous

commande. Pire. Ça vous tyrannise... Il lança un juron dans le vide et trébucha presque sur son portrait dans le miroir.

— Quelle tête! murmura-t-il. Quelle gueule!

Il n'avait jamais vraiment supporté son petit gabarit, encore moins sa calvitie naissante, vieillissement prématuré. L'envie le prit soudain de tout gommer: sa trop petite vie, ses soi-disant amis, sa trop mince carrière sans objet, son éternelle cravate bleue à pois trop blancs, son chat Whisky, son yucca trop déplumé, sa feuille d'impôts, haïssable au cube dans ces moments-là... Envie de tout gommer, oui, parfaitement. Et, presque sans réfléchir — l'envie se passe aisément de ce genre de chose —, il s'empare de sa gomme blanche, fidèlement placée sur son étroit bureau. Puis, jambes écartées, bien d'aplomb sur le plancher, le bras tendu vers son reflet, il commence à gommer ses pieds, ses mollets, ses genoux, ses cuisses, s'embrase au gommage de son bassin, étonné de ne pas souffrir, efface sa main gauche et son bras et son épaule, attaque son buste raidi par un vain orgueil, laisse choir des copeaux rose chair sur le sol dépouillé; son reflet respire encore par on ne sait quelle bronche, quel poumon tandis que l'allure faiblit comme lors d'une trop folle escalade; Charles reprend juste assez d'énergie pour gommer son visage, en ayant soin de garder ses yeux pour la fin, son regard bleu guidant l'ultime estocade portée à son bras droit.

Les yeux alors stupidement écarquillés s'écrasent sur le sol, juste à côté de la gomme blanche enserrée par deux phalanges roses, avec, étrange, comme un bruit d'œuf poché.

C'est ainsi que Charles disparut, autodestruction sans cérémonie, par miroir interposé, indifférence poussée à l'absurde, geste sans rémission... Il était sept heures vingt-huit. Un calme matin de novembre naissait sous la toison du ciel. Un lundi épicé d'utopie...

Mais qui s'en aperçut?

XYZ